

Vie de l'Eglise à Genève

Genève humanitaire: entre guerre et paix

1914: Genève et la Suisse sont en état de «non-belligérance». Cette situation de «ni guerre ni paix» à l'orée de la Première Guerre mondiale a été une source de malaise pour la population suisse. «La fameuse neutralité helvétique n'a pas été bien vécue à cette époque et l'humanitaire en a été à la fois un symptôme et un remède», selon Cédric Cotter. Collaborateur scientifique à l'UNIGE, Cédric Cotter a étudié l'histoire et la philosophie à l'Université de Genève et a obtenu une maîtrise ès lettres en 2009 avec un mémoire consacré à l'évolution du concept de «centre» dans l'autoreprésentation du Parti démocrate-chrétien. Il a ensuite travaillé au CICR et est notamment coauteur d'une étude interne portant sur l'action de cette institution face au défi de la guerre globale contre le terrorisme. Dans le cadre d'un projet Sinergia du FNS réunissant les universités de Zurich, Lucerne, Berne et Genève, il a commencé en octobre 2012 une thèse portant sur les liens entre action humanitaire et neutralité suisse pendant la Première Guerre mondiale. Sujet dont il est venu entretenir l'auditoire de la Maison Tavel, le 18 septembre dernier, dans le cadre d'un cycle de conférences consacré à notre cité durant ce conflit.

«L'humanitaire fut donc un symptôme du malaise ressenti et l'engagement humanitaire en a été un remède car il a permis de mieux vivre cette situation», a fait valoir Cédric Cotter. Rappel des faits: Genève a été la ville au sein de laquelle l'activité humanitaire a été la plus importante en Suisse. Zone de transit décidée par la Confédération pour les rapatriés et les évacués français du Nord-Est de la France, centre de rapatriement de grands blessés

suite à un accord franco-allemand-helvétique, ainsi que de transferts de certains d'entre eux en internement dans les cantons alpins, Genève s'est vue imposer cette action humanitaire alors que dans le même temps de nombreuses initiatives locales se développaient. C'est à ce moment que le Comité

international de la Croix-Rouge (CICR) a pris «un essor incroyable», organe de coordination des différentes composantes du mouvement de la Croix-Rouge et acteur sur le champ de bataille par l'intermédiaire de ses délégués, visiteurs de prisonniers de guerre et intermédiaires neutres entre les parties en conflit. Le CICR a également lancé des appels, notamment contre la dissolution de la Croix-Rouge belge et contre l'utilisation des gaz de combat. Surtout, il a créé l'Agence internationale des prisonniers de guerre (AIPG), ancêtre de l'Agence centrale de recherches (ACR). D'autres entités ont œuvré dans notre cité en faveur des victimes du conflit: la Croix-Rouge genevoise (transferts de blessés via Cornavin), les PTT (franchise de port pour le courrier des prisonniers de guerre), les Pompes funèbres de la Ville de Genève et les CFF (rapatriement de dépouilles de soldats français), des entreprises de transport comme Natural (colis pour prisonniers), soit au total quelque 200 œuvres publiques et privées. Sans compter les mairaines



Cédric Cotter

Suite en page 2 ►

de guerre: 1000 en Suisse dont près de 750 à Genève. Et les diasporas installées à Genève, serbe, belge, italienne, française...

L'humanitaire était-il devenu pour autant une mode, suivie par l'ensemble de la population? Non, nous dit Cédric Cotter. Il s'agissait d'une activité pratiquée principalement par les «élites». Pourquoi? Pour des raisons économiques. Les «épouses» aisées, le corps enseignant, le clergé ont pu s'engager parce qu'ils étaient à l'abri du besoin.

Mais pas les chômeurs! Des ressortissants du «vulgum pecus» font leur entrée à l'AIPG en qualité de salariés dès l'année 1915. Le CICR devient employeur. La professionnalisation est en marche. De pair avec les revendications sociales. Mlle Grandpierre, dactylographe, va directement voir M. Paul Desgouttes, secrétaire général du CICR, pour lui demander une augmentation. On ne s'engage pas à l'AIPG par compassion mais pour vivre. L'économie de l'humanitaire, sans parler encore de «business», fait ses premiers pas...

Un peu de compassion, des raisons économiques bien sûr, mais aussi le goût de voir la guerre, d'y prendre une part. Car s'engager, c'était aussi participer à l'effort de guerre d'un camp, se mobiliser – en catimini? – du côté de ceux qui sortirent vainqueurs du conflit. L'action humanitaire a en

quelque sorte donné un sens au concept de neutralité, jusqu'au sommet Reagan-Gorbatchev en 1985, qui a scellé la fin de la «guerre froide» et le déclin de la diplomatie humanitaire de la Suisse, en dépit d'une action qui restera un modèle dans l'Histoire, faut-il le souligner. Même si Georges Wagnière, rédacteur en chef du Journal de Genève, a poussé le bouchon un peu loin en écrivant, quelques années après le premier conflit mondial, que s'engager dans des œuvres charitables avait aussi permis d'atténuer «la honte de ne pas se battre».

S'engager dans l'humanitaire, c'était aussi contribuer à l'unité nationale, combler un peu le fossé entre «welschs» et suisses allemands. C'était aussi, «pour le mérite»: Romain Rolland, qui a travaillé quelques mois à l'AIPG, a écrit: «Quand on voit de près ces grandes organisations philanthropiques, on se rend compte qu'à part un petit nombre de cœurs généreux, le sentiment qui règne le plus n'est pas l'amour des hommes et la volonté sincère d'améliorer leur sort mais une certaine satisfaction d'activité facile, un besoin de se donner de l'importance et, chez les chefs, une ambition polie, diplomatique, enfantine et des honneurs qui ne signifient rien.» Jugement un peu sévère, de l'avis du responsable de cette rubrique, lui-même délégué et porte-parole du CICR dans les années '80.

Le japonisme bouddhique et le bouddhisme de Madame Butterfly

Jusqu'au 10 janvier 2016, le MEG – Musée d'ethnographie de Genève – consacre une exposition au japonisme bouddhique et à l'influence exercée par les arts et la religion japonaise sur l'Europe à la fin du XIX^e siècle. Le japonisme a notamment influencé les peintres de l'Impressionnisme, mais aussi des écrivains comme Pierre Loti, qui, dans cet élan, écrit son roman Madame Chrysanthème en 1888. C'est ce livre qui inspira à Puccini l'un des opéras les plus joués au monde: Madame Butterfly. L'exposition présente la rencontre des cultures européenne et japonaise et évoque aussi le bouddhisme nippon comme l'une des composantes de la spiritualité mondiale et de l'histoire des idées.

Le japonisme bouddhique

En découvrant l'art nippon, l'Europe admira non seulement les estampes mais aussi les sculptures et les peintures du bouddhisme japonais. La sérénité des visages des bouddhas, alliée à l'élégance de leur maintien, séduisirent les amateurs, et un grand nombre d'œuvres entrèrent dans leurs col-

lections. Il y eut même comme un snobisme chez des dames du monde à avoir un autel bouddhique chez elles. Ces pièces étaient faciles à acquérir: au Japon, les temples les bradaient à la suite de la brève et parfois violente persécution que le gouvernement avait lancée contre le bouddhisme au début de l'ère Meiji, entre 1868 et 1874 environ.

Des Occidentaux poussèrent aussi la curiosité à s'intéresser aux doctrines mêmes du bouddhisme japonais, intrigués par cette religion sans Dieu. Une rencontre avec cette spiritualité vivante d'Extrême-Orient s'esquissa par la présence en Europe de jeunes bonzes envoyés par les grands temples du Japon pour y étudier le sanscrit ainsi que l'organisation des Eglises chrétiennes. Mais ce japonisme bouddhique allait décliner en même temps que le mouvement du japonisme dans les beaux-arts.

Le bouddhisme du Japon

Les bouddhistes japonais sont fiers de constituer le dernier maillon d'une tradition ininterrompue depuis l'Inde en passant par la Chine. Cet éloignement par rapport au berceau du bouddhisme n'est pas perçu comme un appauvrissement mais comme un enrichissement à travers l'apport des nombreux maîtres chinois, coréens et japonais qui ont laissé leurs noms dans l'histoire, en sus des maîtres indiens. Présent au Japon depuis le VI^e siècle, le bouddhisme y compte une douzaine d'écoles ou obédiences. Les plus anciennes perpétuèrent les doctrines universalistes du «Grand Véhicule» indien: le médianisme du Mādhyamika et l'idéalisme du Yogācāra. Les suivantes transmirent ses développements chinois: fusionnisme du Kegon, éclectisme du Tendai et ésotérisme du Shingon. Au XIII^e siècle se développèrent les courants les plus spécifiques du Japon: l'école de la Terre pure, l'école véritable de la Terre pure, l'école de la Dernière heure, l'école du Lotus de la Loi (ou de Nichiren); et enfin deux écoles seulement relevant du Zen et venues de Chine: le Rinzai et le Sōtō.

Mme Butterfly, le crépuscule du japonisme

Créé à la Scala de Milan le 17 février 1904, cet opéra de Puccini est l'un des plus joués au monde. Il marque en quelque sorte le glas du japonisme, aussi bien que du japonisme bouddhique. D'une part, il présente une jeune Japonaise trop naïve dans son amour pour un officier étranger de passage, blasé et cynique. D'autre part, le bouddhisme y est alors présenté sous un mauvais jour, en la personne de l'oncle bonze de la jeune femme, qui la maudit parce qu'elle s'est convertie au christianisme par amour. Le sujet de cet opéra est un lointain dérivé du roman à succès de Pierre

Loti. Celui-ci s'inspirait de sa propre expérience au Japon, où il avait vécu pendant un mois, trois ans plus tôt. Son œuvre allait susciter divers avatars, plus ou moins directement.

La genèse d'un opéra

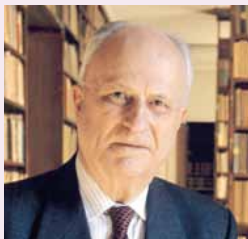
Le roman de Loti inspira un premier opéra au musicien français André Messager (1893). L'intrigue suscita alors une vive réprobation chez un japonais passionné, le peintre Félix Régamey, qui avait accompagné Emile Guimet, fondateur du fameux musée Guimet, dans son voyage. Pour réfuter cette mauvaise image du Japon et des Japonais, Régamey imagina la version des faits par la victime et la publia dans Le cahier rose de Madame Chrysanthème. Selon lui, la petite japonaise avait été si désespérée d'être abandonnée par l'officier qu'elle tenta de se suicider, mais sans succès. Le même thème fut repris dans une nouvelle du scénariste américain John Luther Long sous le titre Madame Butterfly (1898). Il y ajouta un nouvel élément: la brève union entre l'officier et la Japonaise avait donné le jour à un fils, et c'est la vue de ce dernier qui la sauva du suicide, avant qu'elle



«Chōchō-san»: Madame Chrysanthème, puis Madame Butterfly.

ne s'enfuit avec son enfant. Cette nouvelle inspira à son tour la pièce d'un autre Américain, David Belasco, dont la première eut lieu à New York en 1900. Ici, l'histoire tourne à la tragédie, puisque «Chōchō-san» (Mme Butterfly) s'y tue bel et bien. Enfin, cette version inspira les librettistes de l'opéra de Puccini, qui ajoutèrent encore l'intervention intempestive de l'oncle bonze. Une adaptation française par Paul Ferrier fut créée à Paris le 28 décembre 1906, avec des costumes de Félix Régamey, l'ennemi intime de Loti. Le Madame Butterfly de Puccini fut joué pour la première fois au Grand Théâtre de Genève le 30 novembre 1909.

Allez-y!



5 novembre, 12h30 à 13h45: Bernard Sesboué sj, un théologien ordinaire, parlera de son livre *L'homme, merveille de Dieu* à l'Espace Fusterie.

10 novembre, 14h à 15h30: présentation de Hildegarde de Bingen, «une étonnante moniale fondatrice de monastères, naturaliste, musicienne, peintre et visionnaire» (*La Croix*), à la paroisse Saint-Paul, Grange-Canal. Rens.: M. Desthieux, tél. 022 349 77 53, monique.desthieux@bluewin.ch



12 novembre, 18h30: célébration de l'entrée en vigueur en Suisse de la Convention N° 189 de l'Organisation internationale du travail (OIT) sur les travailleuses et travailleurs domestiques. Paroisse de Sainte-Clotilde, avenue de Sainte-Clotilde 14, La Jonction. Informations sur www.sainte-clotilde.ch

27 et 28 novembre:

Colloque *Charles Journet, une sainteté pour l'Eglise*, Fribourg. Ce colloque se donne comme objectif de scruter la pensée du cardinal genevois, une pensée qui a su allier l'effort de la sainteté et la complexité de la vie humaine et ecclésiale. Il s'agit également de rendre accessible à tous une figure intellectuelle et spirituelle de notre temps. Le colloque débutera vendredi 27 novembre à 18h en l'église du Christ-Roi, rte du Comptoir 2 à Fribourg. Le samedi 28 novembre sera réservé au déroulement de plusieurs conférences dans les locaux de l'Université de Fribourg. Renseignements: Fondation du Cardinal Journet, tél. 026 429 07 50, Fond.journet@gmail.com



Prochaine parution : décembre 2015

Délai de remise des textes: 3 novembre 2015

Vos informations et nouvelles sont à communiquer à: pascal.gondrand@cath-ge.ch ou à:
ECR / Vicariat épiscopal, Vie de l'Eglise à Genève, rue des Granges 13, 1204 Genève.